

Nous avons laissé M. Ridet à Tien-tsin, où il avait été informer l'amiral Roze des graves événements dont la Corée venait d'être le théâtre. L'amiral se disposait à porter secours aux deux missionnaires français encore exposés à la mort, quand la nouvelle d'une révolte en basse Cochinchine le força de prendre une autre direction. Il promit à M. Ridet de faire, à son retour de Cochinchine, une descente en Corée. Le missionnaire revint à Tche-fou où il séjourna jusqu'à la mi-août. A cette époque, les Coréens qui l'avaient accompagné demandèrent à retourner dans leur pays. Il en laissa partir huit, et, avec les trois autres, se rendit à Chang-hai pour attendre les événements. Trois semaines plus tard, il reçut de l'amiral Roze l'invitation de se rendre à Tche-fou pour l'accompagner en Corée. Il partit en toute hâte, et arriva le 10 septembre à bord de la frégate la *Guerrière*. Lui-même va nous raconter, dans tous ses détails, l'histoire de cette expédition.

« Il fut décidé que la corvette *le Primauguet*, l'avisos *le Déroulède* et la canonnière *le Tardif*, iraient faire une première reconnaissance sur les côtes de Corée. L'amiral me prit comme interprète pour ce premier voyage, avec mes trois Coréens comme pilotes. Partis le 18 de Tche-fou, nous étions, le 20, dans un groupe d'îles dont les premières sont les îles Ferrières et Clifford, et nous mouillâmes dans la baie du prince Jérôme, à une île qui fut nommée Eugénie. Le 21, l'amiral envoya son aide de camp sur *le Déroulède* pour explorer le chemin de la capitale; je l'accompagnai. Toujours dirigés par le pilote coréen qui connaissait à fond tous les coins et recoins de la côte, nous passâmes à l'île Boisée, vis-à-vis la petite ville de Seung-tsioung, et de là, par un coude très-accentué, nous entrâmes dans le détroit qui sépare l'île de Kang-hoa du continent. On jeta l'ancre près de l'île, vis-à-vis du village de Kak-kot-si. Là se terminait notre mission. Quelques officiers descendirent à terre, et furent émerveillés de l'aspect du pays. Une grande plaine très-bien cultivée et couverte de rizières, des villages nombreux, et, à une lieue au nord-ouest, les montagnes où se trouve la ville de Kanghoa. On voyait de loin quelques forts assez bien situés, des canons, mais pas un soldat. La population effrayée s'était enfuie d'abord, mais quelques individus plus courageux revinrent, d'autres les suivirent, et quand on leva l'ancre, les habitants accoururent en foule sur le rivage pour voir ce navire singulier, qui, sans voiles et sans rames, remontait le courant très-rapide en ces parages.

« Le lendemain, nous rejoignîmes *le Primauguet* et *le Tardif*. Tous étaient enchantés des observations faites pendant le voyage, et surtout d'avoir acquis la certitude que le chenal était navigable pour la flotte. Les trois navires se mirent immédiatement en route, mais *le Primauguet* s'étant écarté de la ligne indiquée par le pilote, alla donner sur des rochers. Heureusement, il ne fit pas d'avarie sérieuse, et ne perdit que sa fausse quille; on décida de le laisser à l'île Boisée. Le 23 était un dimanche, et je célébrai la messe à bord. C'était la première fois que le saint sacrifice s'offrait, en toute liberté, dans le royaume de Corée. Les deux navires prirent ensuite la route de Séoul. Au sortir du détroit de Kang-hoa se trouve l'embouchure du fleuve qui passe à une lieue au sud de la capitale. Nous devons le remonter jusqu'à une distance de six ou sept lieues. J'étais continuellement au poste, traduisant à l'amiral les indications que me donnait le pilote. Enfin, le 25, dans la soirée, on mouilla devant la capitale, à la grande stupéfaction d'un peuple immense qui couvrait les rives du fleuve et les collines environnantes, pour rassasier ses yeux de ce spectacle inouï : des vaisseaux marchant par le feu.

« Le gouvernement coréen avait tenté d'arrêter notre marche. Des jonques avaient été placées à un passage assez étroit, et elles nous tirèrent un coup de canon; un boulet français, en réponse, coula deux des jonques, et les autres prirent la fuite. Un peu plus loin, une ou deux batteries ouvrirent le feu, mais quelques coups de canon bien dirigés, et un obus, qui éclata à quelques pas des artilleurs, réduisirent tout au silence. On resta un jour devant Séoul, exécutant des sondages, prenant des hauteurs, traçant des plans, relevant les diverses directions, etc.. Je descendis à terre, dans l'espoir de rencontrer quelque chrétien, et d'avoir des nouvelles de mes confrères et de la persécution, mais personne n'osa nous approcher. On repartit le lendemain, et, en redescendant le fleuve, on fit de nouveaux sondages, et de nombreuses observations. Le dimanche, 30 septembre, nous avons rejoint *le Primauguet* et nous nous préparions à regagner les côtes de Chine, lorsqu'une barque vint nous accoster. C'était mon pilote et un des matelots qui m'avaient conduit à Tche-fou. J'appris par eux la destruction d'un navire européen échoué à Pieng-an au mois d'août, le renouvellement de la persécution, l'ordre de mettre à mort les chrétiens des provinces sans en référer à la capitale, et les perquisitions dirigées contre les prêtres. Je communiquai mes inquiétudes à l'amiral, en le priant de laisser au moins un des navires, dont la présence intimiderait le gouvernement coréen, tandis que le départ de toute la flottille amènerait certainement un redoublement de persécution. Mes représentations restèrent sans effet, et le 3 octobre, nous étions de nouveau dans le port de Tche-fou. On fit les derniers préparatifs, et nous repartîmes huit jours plus tard. »

Pendant que M. Ridel rentrait en Chine avec les navires, que devenaient les deux missionnaires restés en Corée? La lettre suivante de M. Féron va nous l'apprendre.

« Vers les derniers jours de septembre, M. le contre-amiral Roze envoya reconnaître le chemin de la capitale. M. Calais m'avait quitté pour se rendre sur le bord de la mer, où j'avais fait préparer une barque qui devait le transporter en Chine. Informé avant moi de l'arrivée des bâtiments français, il m'écrivit pour savoir ce qu'il avait à faire. Croyant avec tout le monde que c'était une expédition définitive qui allait nous donner la liberté, je me mis aussitôt en devoir de rejoindre mon confrère. J'avais douze lieues à faire; en chemin je fus reconnu, poursuivi, et n'échappai que par miracle. La barque n'était pas encore prête; néanmoins nous nous jetons dedans et partons le jour même. Nous fûmes retardés par le calme, puis par un vent contraire, et nous ne pûmes atteindre que le lendemain, sur le soir, l'entrée du chenal de trois lieues de long, qu'il nous fallait prendre pour rejoindre les bâtiments français. Mais, à l'entrée du chenal, se trouve une ville dont la garde est très-sévère. Nos gens prennent peur; nous les décidons pourtant à avancer. «Allons donc à la mort ! » disent-ils, et nous arrivons devant la ville. Une barque coréenne sortait de la passe. « Les vaisseaux barbares ne sont-ils point là ? demandent nos matelots. Nous allons être tués en passant près d'eux. — Non, ils sont partis depuis deux jours. » Nous virons de bord; mais où aller? Ma première pensée fut de nous diriger vers la Chine : le temps était beau, le vent favorable, et nous serions arrivés à Tche-fou avant le départ du contre-amiral. Mais la proposition fit frémir tout le monde; l'embarcation était si petite, et les pièces qui la composaient si mal jointes ! Je n'osai insister, et il fut décidé que nous irions dans quelque chrétienté du voisinage chercher des nouvelles. Nous pensions, M. Calais et moi, que les Français n'avaient fait qu'une simple reconnaissance, et que le contre-amiral ne tarderait pas à venir lui-même. Nous le désirions d'autant plus, que nous regardions comme un devoir de lui faire connaître le désastre de Pieng-an, afin qu'il pût en prévenir le retour.

« Dès que nous fûmes à terre, je fis appeler secrètement un de nos chrétiens. Il nous donna les nouvelles suivantes. Les satellites venaient d'arriver pour se saisir d'un chrétien. Quant à la reconnaissance faite par la croisière, le peuple n'en était pas effrayé; il désirait même l'arrivée des Français. Ce qu'il redoutait, c'était son propre gouvernement, c'étaient les

bandes qui allaient s'organiser sous prétexte de défendre le territoire national. De fait, la terreur était grande à Séoul. Pendant les quelques jours que les canonnières françaises avaient été dans la rivière, il n'était entré à la capitale ni une charge de riz, ni une charge de bois; huit jours de plus, et la population serait morte de faim. Tout le monde fuyait; on assurait que sept mille maisons avaient été évacuées. Le gouvernement coréen ayant rassemblé une grande quantité de jonques pour former une armée navale, un boulet, lancé par une canonnière française, avait suffi pour détruire deux de ces jonques et mettre les autres en fuite. L'artillerie coréenne essaya bien de riposter; mais ses projectiles n'arrivaient pas à moitié chemin. Tel est l'ensemble des renseignements que nous recueillîmes.

« Nous étions au 11 ou 12 octobre, notre position devenait de plus en plus critique, nous n'avions pas d'autre ressource que de prendre le chemin de la Chine. Ce jour-là même, le contre-amiral Roze partait de Tche-fou pour la Corée. Un vent contraire, qui nous rejeta vers le nord, nous empêcha de le rencontrer. Deux jours et deux nuits, nous longeâmes la côte jusqu'à la hauteur du Chan-tong; mais notre embarcation était si frêle, il y avait tant d'imprudences à la pousser en pleine mer, que nous fûmes heureux de rencontrer les barques chinoises qui font la contrebande, et de nous arranger avec une d'entre elles pour nous faire conduire à Tche-fou. J'ometts le récit de notre traversée qui fut longue et difficile, à cause des alternatives de calme plat et de vent contraire. Nous sommes arrivés à Tche-fou le 26 octobre. On vient de nous apprendre que *le Primauguet* est attendu de Corée pour le 5 novembre; il vient chercher les dépêches. Nous espérons profiter de son départ pour rentrer dans notre mission, qui nous est plus chère encore depuis que nous en sommes exilés. »

Revenons maintenant à l'expédition, et donnons d'abord le récit officiel qui en a été publié par le gouvernement. On lisait dans *le Moniteur* du 27 décembre 1866 :

« Le ministre de la Marine et des Colonies a reçu du contre-amiral Roze, commandant en chef la division navale des mers de Chine, des dépêches annonçant la prise de Kang-hoa, ville fortifiée située au nord de l'île de ce nom, et à l'embouchure du fleuve sur les bords duquel se trouve Séoul, capitale de la Corée. « Parti de Tche-fou le 11 octobre, avec la frégate *la Guerrière*, les corvettes à hélice *le Laplace* et *le Primauguet*, les avisos *le Déroulède* et *le Kien-chan*, les canonnières *le Tardif* et *le Lebrethon*, le contre-amiral Roze mouillait le 13, avec sa division, devant l'île Boisée, à 18 milles de Kang-hoa. Le lendemain, les canonnières remontèrent la rivière Salée (détroit de Kanghoa), remorquant les embarcations qui portaient les compagnies de débarquement de *la Guerrière* et des corvettes, ainsi qu'un détachement des marins-fusiliers du Yokohama. A peine débarqués, nos marins occupèrent les hauteurs sans rencontrer la moindre résistance, et campèrent à 5 kilomètres de Kang-hoa. Le 15, une reconnaissance fut exécutée par une colonne commandée par M. le capitaine de frégate comte d'Osery; arrivée près d'un fort qui domine la ville, elle fut accueillie par un feu bien nourri de mousqueterie et par celui de deux canons de petit calibre. Après un engagement de quelques minutes, le fort fut occupé, et les Coréens s'enfuirent, laissant un drapeau entre nos mains.

« Le 16, dès huit heures du matin, le contre-amiral Roze, à la tête de toutes ses forces, se présentait devant la ville, qu'entourait une muraille crénelée de 4 mètres de hauteur. Parvenues à une centaine de mètres de la porte principale, nos troupes furent reçues par une fusillade assez vive : mais la muraille fut bientôt escaladée au cri de : Vive l'Empereur ! et l'ennemi nous laissa maîtres de la place.

« Un grand nombre de canons, plus de dix mille fusils, des munitions de toute sorte ont été trouvés dans d'immenses magasins, et démontrent l'importance de la place de Kang-hoa, au point de vue de la défense de la capitale de la Corée. Le contre-amiral Roze a fait inventorier avec soin les magasins, dont il a pris possession au nom de l'État, et qui contenaient également dix-huit caisses remplies de lingots d'argent et des archives officielles.

« Une proclamation adressée aux habitants leur a fait connaître le but que l'amiral s'était proposé en venant châtier le gouvernement coréen, et leur a assuré la protection la plus complète.

« Le blocus du fleuve de Séoul, qui a été notifié aux consuls des puissances européennes en Chine, et la prise de Kang-hoa, devaient produire une profonde impression sur le gouvernement coréen. En effet, la ville de Kang-hoa étant, comme on vient de le rappeler, située à l'embouchure du fleuve de Séoul, commande ainsi la principale voie que le commerce de la capitale est obligé de prendre, particulièrement pour assurer ses approvisionnements de riz. Aussi, dès le 19, le contre-amiral Roze recevait une lettre du roi, à laquelle il s'est empressé de répondre, en faisant connaître les satisfactions qu'il réclame au nom du gouvernement de l'empereur.

« La dépêche qui renferme ces détails est datée du 22 octobre; à cette date, le contre-amiral Roze était encore dans la ville de Kang-hoa, où il attendait les interprètes (chinois) qu'il avait fait demander à notre consul de Chang-hai. »

Le *Moniteur* du 7 janvier 1867 publiait d'autres dépêches en date du 17 novembre 1866.

« Le contre-amiral Roze ayant voulu s'assurer de l'état du pays, un détachement, commandé par le capitaine de vaisseau Ollivier, sortit de Kang-hoa et rencontra, à quelques kilomètres de la ville, des Coréens en grand nombre, retranchés dans une pagode fortifiée; l'ennemi, qui avait d'abord fait une sortie, fut repoussé et se hâta de rentrer dans ses retranchements en abandonnant ses morts. Après une fusillade très-vive, dans laquelle nous n'avons eu aucun homme tué, mais qui malheureusement nous a coûté quelque blessés, la colonne rentra le soir même à Kang-hoa.

« Quelques jours après, le contre-amiral Roze, voyant que le gouvernement coréen ne donnait pas suite aux ouvertures auxquelles il avait dû croire en recevant une lettre du roi, se décida à quitter Kang-hoa; les approches de l'hiver se faisaient d'ailleurs déjà sentir, et il était à craindre que toute navigation de la rivière Salée ne fût bientôt interrompue; alors il ordonna la destruction de tous les établissements du gouvernement, ainsi que celle du palais du roi, et nos matelots retournèrent à bord des bâtiments mouillés devant l'île Boisée.

« Les caisses renfermant des lingots d'argent, représentant une valeur de cent quatre-vingt-dix-sept mille francs, des manuscrits et des livres qui peuvent offrir quelque intérêt pour la science, ont été dirigées sur Chang-hai, d'où elles seront transportées en France.

« Le contre-amiral Roze annonce également que les deux missionnaires qui étaient restés en Corée sont venus le rejoindre, après avoir réussi à se faire débarquer à Tche-fou.

« La destruction de Kang-hoa, place de guerre importante, des poudrières et des établissements publics que cette ville renfermait, a dû prouver au gouvernement coréen que le meurtre des missionnaires français ne restait pas impuni. »

Telle est la version officielle de l'expédition de Corée. Voici maintenant le récit beaucoup plus détaillé de M. Ridet. Il nous fera connaître, au sujet de l'engagement final près de la pagode, la réalité un peu trop voilée sous les euphémismes de la feuille gouvernementale.

« Le samedi 13 octobre, l'escadre mouillait près de l'île Boisée. Il avait été décidé qu'on s'emparerait d'abord de Kang-hoa; aussi, le 14, les deux avisos et les deux canonnières, remorquant toutes les embarcations où se trouvaient les compagnies de débarquement, remontèrent le détroit. La frégate et les deux corvettes, qui avaient un trop fort tirant d'eau, restèrent à l'ancre. On prit terre auprès du village de Kak-kot-tsi, et le débarquement s'effectua sans qu'il fût besoin de tirer un seul coup de fusil; il n'y avait pas d'ennemis. A l'approche des Français, presque tous les habitants avaient pris la fuite; quelques-uns, plus

braves, étaient demeurés, mais ils se contentaient de faire de grandes prostrations. On s'établit dans le village. Deux jours après, on entra dans la ville qui avait voulu opposer quelque résistance. Quelques coups de fusil qui tuèrent trois ou quatre Coréens, mirent les autres en pleine déroute; on brisa la porte à coups de hache. La ville était à peu près déserte; les troupes occupèrent immédiatement le palais du mandarin, et les magasins du gouvernement.

« On y trouva des armes en abondance, des arcs et des flèches en très-grand nombre, des sabres en fer que l'on ploie sans pouvoir les casser, des casques, des cuirasses d'un beau travail mais excessivement lourdes, environ quatre-vingts canons en cuivre et en fer de différents calibres, mais en assez mauvais état, une quantité considérable de fusils à mèche de toutes les dimensions. Les canons en cuivre se chargent par une cavité située près de la culasse, dans laquelle on introduit une espèce de cartouche en fer ne contenant que la poudre : on n'a vu aucun affût. Quelques-uns des fusils sont à plusieurs coups; ils ont plusieurs lumières sur le canon, de sorte qu'en mettant le feu successivement à chaque lumière, en commençant par la plus voisine de l'orifice, on a une série de décharges, ce qui doit être très-dangereux. Il y avait aussi des quantités énormes de poudre; quelques-uns des dépôts ont sauté en produisant des secousses semblables à celles d'un tremblement de terre. On a trouvé également des toiles, des bois de différentes espèces, des vases en cuivre, des ciseaux, des éventails, des pinceaux, des peaux de bœufs et de cochons très-bien tannées, de la cire d'abeilles, de la cire végétale qui se récolte dans le sud de la Corée, des soieries de Chine, du minerai de cuivre, de l'alun, quelques porcelaines de mauvaise qualité, de grandes provisions de poisson sec, et pour plus de cent quatrevingt mille francs d'argent, en lingots qui ont la forme de galettes.

« La bibliothèque était très-riche. Deux ou trois mille livres imprimés en chinois avec de nombreux dessins, sur beau papier, tous bien étiquetés, la plupart très-volumineux, reliés avec des plaques en cuivre sur des couvertures en soie verte ou cramoisie. J'y ai remarqué l'histoire ancienne de la Corée en soixante volumes. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'était un livre formé de tablettes de marbre, se repliant comme les panneaux d'un paravent sur des charnières en cuivre doré, très-bien polies, avec des caractères dorés incrustés dans le marbre, et chaque tablette protégée par un coussin de soie écarlate; le tout placé dans un joli coffre en cuivre, lequel était à son tour renfermé dans une boîte de bois peinte en rouge, avec ferrements en cuivre doré. Ces tablettes carrées formaient en se développant un volume d'une douzaine de pages. Elles contiennent, au dire des uns, les lois morales du pays, et selon d'autres, dont l'opinion est bien plus probable, les faveurs accordées aux rois de Corée par l'empereur de la Chine. Les Coréens y attachaient un très-grand prix. Dans une autre caisse, on trouva une tortue en marbre parfaitement sculptée, sous le piédestal de laquelle était le sceau royal, ce sceau formidable que les simples Coréens ne peuvent ni toucher ni même voir, et dont la possession a suffi plusieurs fois pour transférer l'autorité royale et terminer des révolutions. Celui que j'ai vu était neuf, et semblait n'avoir jamais servi.

« Dans l'enceinte de la maison du mandarin se trouve un palais royal, car c'est dans la forteresse de Kang-hoa que les rois de Corée se réfugient en temps de guerre. L'emplacement est bien choisi, sur une petite colline boisée qui domine la ville, et d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur l'île, la mer, et le continent. L'île de Kang-hoa est très-fertile. On y récolte du riz, de l'orge, du tabac, du sorgho, du maïs, des navets de différentes espèces, des choux de Chine, des châtaignes, du kaki, des glands doux dont les habitants pauvres font une espèce de bouillie, etc

« Les Français demeuraient en tranquille possession de la ville, où personne ne les inquiétait. La masse de la population était trop effrayée pour y rentrer, et l'on ne put avoir que très-peu de rapports avec eux. En vain cherchait-on à les rassurer; ils n'avaient pas l'idée

d'une pareille manière de faire la guerre; ils s'imaginaient que les vainqueurs, en s'emparant d'un pays, devaient nécessairement tout mettre à feu et à sang. Du reste, ils répétaient : « Pourquoi n'allez-vous pas à la capitale? A quoi vous sert de rester ici? vous n'aboutirez à rien. Vous voulez tirer vengeance des massacres commis, et vous punissez de pauvres gens qui n'en sont nullement la cause, et qui n'y ont pas pris la moindre part. » Un chrétien put arriver jusqu'à moi, la nuit, au camp de Kakkok-tsi. Il me dit que l'on rassemblait une armée considérable dans toutes les provinces de la Corée, que l'on fabriquait des armes jour et nuit, que l'on ramassait tous les morceaux de fer, même les instruments de labourage, pour en faire des sabres et des piques, que plusieurs points de la côte, entre autres la ville de Tong-tsin, sur le continent, vis-à-vis de Kang-hoa, étaient fortement gardés, et qu'on avait barré le fleuve en coulant une quantité de barques, à une lieue en aval de Séoul. L'amiral, apprenant ces détails, résolut de pousser une reconnaissance dans les environs de Tong-tsin.

« Cent vingt hommes furent envoyés à cet effet; ils gagnèrent le continent vis-à-vis la porte de Séoul. On nomme ainsi une arche en pierre, de forme ogivale, surmontée d'une toiture en pagode chinoise, qui commande la tête du chemin de la capitale. Autour de cette porte il y a un village et quelques fortifications. Lorsque nos marins voulurent débarquer, ils reçurent à l'improviste une décharge qui leur tua trois hommes. Ils descendirent à terre néanmoins, et se rendirent maîtres de l'endroit après avoir tué quelques Coréens et mis les autres en fuite; puis, ne jugeant pas prudent de pousser plus loin l'expédition, ils revinrent à bord, et demeurèrent en observation. Le soir, une partie de l'armée coréenne défila au fond de la plaine; mais quelques obus lancés à propos vinrent, à leur grande surprise, éclater près de leurs rangs. Étonnés et effrayés par l'effet de ces engins inconnus, ils rompirent bientôt leurs rangs et s'enfuirent sur le sommet des montagnes. Ils se montrèrent depuis, à plusieurs reprises, dans une gorge éloignée de deux mille mètres; mais le feu des canonnières les obligeait de se retirer. La nuit ils venaient allumer des feux de bivouac en différents endroits de la plaine, et le jour ils y plaçaient des mannequins habillés, afin de nous faire dépenser inutilement de la poudre et des boulets. Souvent on entendait le bruit de leurs canons; sans doute ils s'exerçaient au tir dans leur camp, derrière les montagnes. On nous a dit qu'ils avaient fabriqué des canons sur le modèle de ceux qu'ils avaient pris à bord de la goélette américaine, brûlée par eux avec l'équipage, quelques mois auparavant, sur la côte de Pieng-an. Les canonnières étaient postées en différents endroits, pour empêcher la circulation des barques et tenir le blocus de la rivière de la capitale; un certain nombre de jonques furent brûlées; mais les Coréens trouvaient moyen de passer pendant la nuit sur de petits canots.

« Pendant ce temps la persécution sévissait plus que jamais à la capitale et dans les provinces. Le père du roi était furieux : il avait fait écrire, sur les poteaux qui sont à l'entrée de son palais, que tous ceux qui parleraient de faire la paix avec les Européens seraient considérés comme rebelles et immédiatement exécutés. Le général Ni Kieng-ei avait envoyé à l'amiral, dès le 19 octobre, une longue lettre, dans laquelle, après avoir cité plusieurs sentences des anciens philosophes, il disait que ceux qui franchissaient les frontières d'un autre royaume étaient dignes de mort; que les Européens étaient venus chez eux, s'étaient cachés en prenant les habits et en parlant la langue du pays, afin de leur enlever leurs richesses; que par conséquent on avait bien fait de les mettre à mort; que si nous ne partions pas, nous devions craindre que le ciel ne nous punît bientôt, etc.. L'amiral répondit qu'il était venu au nom de Napoléon, souverain du grand empire de France; que Sa Majesté dont la sollicitude s'étendait sur tous ses sujets, en quelques lieux qu'ils fussent, voulait qu'ils fussent partout en sûreté et traités comme il convenait à des citoyens d'un grand empire; qu'ayant appris que le gouvernement de Corée venait de mettre à mort neuf Français, il venait demander réparation : qu'on eût donc à lui remettre les trois ministres qui avaient contribué le plus à la mort de ces Français, et qu'on envoyât en même temps un plénipotentiaire pour

poser les bases d'un traité. Sinon, il rendait le gouvernement de Corée responsable de tous les malheurs qu'entraînerait la guerre. Cette lettre de l'amiral resta sans réponse.

« Les Coréens continuaient à se réunir sur tous les points du voisinage. Un jour un chrétien vint me dire que, la veille, trois cents Coréens, chasseurs de tigres et habiles tireurs, venaient de passer dans l'île, et que, la nuit suivante, il en passerait encore cinq cents qui iraient rejoindre les autres, et s'enfermer dans la pagode de Trieun-tong-sa, dans l'île même de Kang-hoa, à trois ou quatre lieues au sud de la ville. Je me hâtai d'en prévenir l'amiral. Ce jour-là même, une baleinière qui faisait de l'hydrographie avait été attaquée tout auprès de l'endroit où s'effectuait le passage. L'amiral résolut de faire attaquer cette pagode, et détacha à cet effet cent soixante hommes. Sur son ordre, j'accompagnai l'expédition, tant pour guider la marche que pour servir d'interprète. Nous partîmes à six heures du matin. L'avant-garde nous précédait de quelques pas; venait ensuite le commandant en tête de son détachement, puis quelques bagages et les chevaux qui portaient notre déjeuner. Nous n'avions pas d'artillerie, quoique la veille on eût parlé d'emmenner quelques petites pièces; je ne sais pourquoi on changea d'avis. Nous allions assez doucement, nous reposant d'heure en heure. En suivant la grand'route qui est assez belle, nous passâmes quelques collines, et nous aperçûmes bientôt des murailles qui longent le sommet des montagnes. Sur la route presque toutes les maisons étaient désertes. Un habitant nous dit que la veille il y avait beaucoup de soldats à la pagode. Nous vîmes en effet un certain mouvement aux environs, et plusieurs hommes qui gravissaient la montagne en se dirigeant vers la forteresse; car cette pagode est en réalité une petite place forte habitée ordinairement par des bonzes soldats ((1) Il y a en Corée plusieurs espèces de bonzes : les bonzes lettrés qui s'occupent de la composition des livres et étudient les rites et les cérémonies du pays, les bonzes mendiants, et les bonzes militaires dont l'occupation est de préparer et de collectionner les armes. Ce sont eux qui fabriquent la poudre, fondent les canons, font ou du moins surveillent la construction des murailles. En Corée il y avait autrefois un grand nombre de bonzeries. J'en ai visité un certain nombre, toutes situées au sommet ou à mi-côte des montagnes, et toujours dans des lieux tranquilles, bien boisés et de difficile accès. Il est tout naturel, vu leur position au milieu des rochers, d'en faire des places fortes; aussi la tradition rapporte-t-elle que plusieurs servirent à quelques grandes princesses, voire même à des reines, qui s'y cachèrent pour éviter les malheurs de la guerre. Note de M. Ridel. ).

« Nous ne voyions pas la pagode même, car elle est placée dans un ravin, au milieu d'un cercle de montagnes, dont les sommets sont garnis de remparts de quatre mètres de hauteur, bâtis sans ciment, avec de grosses pierres à demi taillées entassées les unes sur les autres. On n'y pénètre que par une seule route facile; c'est celle que nous suivîmes, après avoir tourné à droite afin d'attaquer du côté opposé à celui d'où nous venions. Il était onze heures et demie : quelques-uns proposèrent de déjeuner, mais on trouva qu'il serait plus facile de s'établir dans la pagode et de déjeuner dans le palais même de Bouddha. Nous quittâmes la grand'route pour prendre le sentier qui conduit à la pagode. Un Coréen parut en armes tout près de nous : deux ou trois coups tirés trop au hasard ne purent l'atteindre : trois de nos hommes se mirent à sa poursuite, mais il avait disparu. Nous n'étions plus qu'à trois ou quatre cents mètres de la porte : nous nous reposâmes un instant. Nous avions devant nous une muraille épaisse et solide, qui fermait le ravin et s'élevait des deux côtés sur les pentes de la montagne. La porte en pierres de taille, voûtée en plein cintre, n'avait pas de battants, comme c'est souvent le cas. Je considérais très-attentivement ce qui se passait à l'intérieur. A notre arrivée, j'avais entendu quelques cris; maintenant tout était muet comme dans un désert. On donna le signal d'avancer; un détachement prit à droite pour gravir la colline; le principal corps précédé de l'avant-garde se dirigea droit sur la porte. Nous n'étions pas à cent mètres, et l'avant-garde était beaucoup plus rapprochée, lorsqu'une décharge subite se fit entendre sur

toute la longueur de la muraille. Les coups se mêlaient, se succédaient, sans intervalle; et les balles sifflaient de tous les côtés, à nos pieds et sur nos têtes. Je me détournai, et vis presque tout le monde couché : chacun se cachait où il pouvait pour se mettre à l'abri et attendre la fin de la fusillade; j'en fis autant.

« Nos soldats ripostaient par un feu bien nourri, tout en descendant chercher une position plus favorable, mais que pouvaient leurs balles contre des murailles, et contre ces hommes dont on ne voyait que la tête ? La surprise avait mis le désordre dans notre troupe; les commandements des chefs n'étaient pas exécutés, et bientôt tout le monde se trouva à une certaine distance, toujours sous le feu de l'ennemi dont les balles venaient encore nous atteindre. Alors, les officiers ayant rallié leurs hommes, on s'embusqua derrière des cabanes, des fragments de rochers, des tas de paille, afin d'empêcher une sortie des Coréens, pendant que l'on transportait les blessés sur une colline située un peu en arrière. Ils étaient trente-deux, et les blessures de quelques-uns semblaient assez graves.

« Notre position devenait embarrassante. En défalquant les blessés et ceux qui en prenaient soin, il ne restait plus guère que quatre-vingts hommes en état de combattre. Si l'ennemi avait cherché à nous couper la retraite, il aurait pu réussir ou, du moins, nous tuer beaucoup de monde. Les hommes n'avaient pas déjeuné, et le cheval qui portait notre repas avait passé à l'ennemi. Le docteur pansa les blessés : on dressa des brancards où étaient portés ceux qui ne pouvaient marcher, et nous pûmes enfin rejoindre la grand'route. Les hommes valides formaient l'arrière-garde pour maintenir l'ennemi à distance respectueuse. Trois fois les Coréens essayèrent de sortir, mais à chaque tentative, ils perdirent plusieurs hommes, et finirent par renoncer à la poursuite. Du reste, ils étaient satisfaits, et, montés sur les murailles, ils poussaient des acclamations et des cris sauvages, pour se féliciter de leur triomphe sur les barbares de l'Occident.

« Je ne veux porter aucun jugement sur cette affaire. Peut-être cependant y avait-il quelque imprudence à lancer cent soixante hommes, sans un seul canon, contre une forteresse que l'on savait contenir au moins huit cents ennemis. Le premier débarquement et la prise de Kang-hoa avaient offert si peu de difficultés, que l'on s'habitua à aller à l'attaque comme à une promenade. Cependant la résistance que l'on avait rencontrée à la porte de Séoul, aurait pu donner à penser. Heureusement nous n'avions pas un homme tué; nous revînmes lentement au camp de Kak-kok-tsi, bien tristes et bien fatigués. Tous ont été admirables d'attention et de charité pour les blessés, et j'étais ému jusqu'aux larmes en voyant avec quelle affection toute maternelle, ces marins à rude écorce savaient soigner leurs compagnons. L'amiral qui avait le pressentiment de quelque mésaventure, vint au-devant de nous, avec une partie de son état-major. Il nous rencontra à une demi-lieue du camp. Il fut très-affecté de ce mauvais succès, et adressa quelques paroles d'encouragement à chacun des blessés. Il était nuit lorsque nous arrivâmes.

« Le lendemain, à huit heures du matin, j'appris que l'on avait décidé l'évacuation immédiate. Les troupes qui étaient dans la ville de Kang-hoa y mirent le feu, et se replièrent sur le campement près du rivage. La ville fut entièrement brûlée. Malheureusement ce départ précipité ressemblait beaucoup à une fuite, car ce n'était pas en prévision d'une aussi prompte retraite que l'on avait commencé des travaux de fortification, tant à la ville que sur les collines voisines du camp. On avait voulu emporter de Kang-hoa une grosse cloche en bronze; elle était à moitié route, elle y resta, et les Coréens ont dû la reprendre comme un trophée de leur victoire. Les troupes s'embarquèrent pendant la nuit, et le matin à six heures nous étions en route. Au coude du détroit, plusieurs forts tirèrent sur nous, et quelques boulets tombèrent à bord, mais sans blesser personne. Les canonnières ripostèrent énergiquement. Un peu plus loin nous revîmes les murs de la pagode, qui n'est qu'à deux kilomètres du rivage. Notre retour fut une grande surprise pour la frégate et les corvettes. Beaucoup d'officiers

disaient qu'on aurait dû faire sauter la pagode en la bombardant du rivage; d'autres soutenaient que c'était impossible. En somme, tous éprouvaient une pénible déception, et manifestaient leur dépit en termes assez peu mesurés.

« La nuit suivante, six matelots chrétiens vinrent à bord. Ils me dirent que la persécution était plus violente que jamais, et que le régent avait solennellement juré d'exterminer tous les chrétiens, même les femmes et les enfants. Le 14 de la neuvième lune (fin d'octobre), le catéchiste Jean Pak, noble de la province de Hoang-haï, ainsi que la femme et le fils de François Ni, compagnon de Mathieu Ni dans l'évangélisation des provinces du Nord, avaient été exécutés à Séoul, après avoir souffert d'horribles tortures. Trois jours plus tard, François Ni lui-même, trahi par son frère encore païen, venait d'être mis à mort, en compagnie d'un autre chrétien dont ils ne purent me dire le nom. Le régent, par une dérogation inouïe aux usages du pays, avait choisi un nouveau lieu d'exécution pour ces cinq victimes. On les avait conduites à Iang-ha-tsin, sur les bords du fleuve, à l'endroit même où les deux navires français avaient mouillé, vis-à-vis de la capitale, un mois auparavant. « C'est à cause des chrétiens, » disait la proclamation officielle, « que les barbares sont venus jusqu'ici; c'est à cause d'eux que les eaux de notre fleuve ont été souillées par les vaisseaux de l'Occident. Il faut que leur sang lave cette souillure. » J'appris aussi qu'à Iang-ha-tsin même, on avait établi un camp de cinq cents soldats, auxquels on avait donné ordre, s'ils découvraient un chrétien parmi eux, de le tuer sans forme de procès.

« J'eus ensuite des détails sur mes deux confrères, MM. Féron et Calais. Lors de la première expédition, ces mêmes matelots avaient essayé de les amener jusqu'à nos navires, mais ils étaient arrivés deux jours trop tard, et, après avoir erré longtemps dans les îles, ils les avaient déposés sur une barque chinoise qui avait dû les amener à Tche-fou. Il n'y avait donc plus de missionnaires sur cette pauvre terre de Corée ! Je regardais la côte, je ne pouvais en détacher mes yeux. Quand y rentrerons-nous? Et alors que de ruines! Que vont devenir nos pauvres chrétiens? Le régent, exaspéré par l'attaque des Français, enflé de ce qui lui semblera un éclatant triomphe, va tout mettre à feu et à sang. Je passai de tristes instants pendant les quelques jours que l'on resta au mouillage; mon cœur était abreuvé d'amertume. L'espoir de voir bientôt mes confrères m'encouragea un peu. Ils arrivèrent en effet sur *le Laplace*, qui avait été à Tche-fou chercher les dépêches. Je renonce à décrire leur désolation quand ils connurent l'état des choses.

« En quittant la Corée, la flotte se sépara. *La Guerrière* et *le Kien-chan* allèrent au Japon, *le Laplace* retourna à Tchefou, les quatre autres navires se dirigèrent sur Chang-hai. Nous y sommes venus nous-mêmes sur *le Primauguet*, dont le commandant et les officiers se montrèrent à notre égard pleins de complaisance et de cordiale attention. Nous avons amené dix Coréens, les trois que j'avais avec moi en quittant Tche-fou, celui qui vint me rejoindre à Kang-hoa, et les six dont je viens de parler. Ils sont ici, habillés à la chinoise, attendant le moment favorable pour regagner leur pays, ou seuls, ou avec quelqu'un d'entre nous. Le retour inattendu de l'expédition, après un pareil insuccès, a étonné tout le monde et excité la verve des journaux anglais. Je vous fais grâce de leurs réflexions à ce sujet. On dit et répète que, pour la sûreté des Européens dans l'extrême Orient, pour rétablir le prestige de leurs armes, il faut absolument que les Français retournent en Corée au printemps prochain avec des forces suffisantes; sinon, les Anglais et les Américains parlent de faire eux-mêmes une expédition. Qu'en arrivera-t-il? Priez, priez beaucoup pour notre infortunée mission. »